

CERCLE D'ETUDES CINEMATOGRAPHIQUES

Saison 2017 – 2018

Mémoire(s)

Sarabande d'Ingmar Bergman,

Suède, 2003. Réalisation et scénario : Ingmar Bergman. Musique : Anton Bruckner, J.-S. Bach. Montage : Sylvia Ingemarsson. Photo : R. Wemmenlöv, Soft Stridh, PO Lanto
Interprètes : Erland Josephson (Johan), Liv Ullmann (Marianne) Börje Ahlstedt (Henrik)
Julia Dufvenius (Karin), Gunnel Fred (Martha). Durée : 1 h.47'

Le film

Cinq personnages : un couple, Johan et Marianne, qui apparaissent déjà dans *Scènes de la vie conjugale*, et que l'on retrouve une trentaine d'années plus tard, vieillies ; le fils de Johan, Henrik, professeur à la retraite et violoncelliste, et sa fille Karin, elle aussi violoncelliste ; bien que morte deux ans auparavant, Anna, femme de Henrik et mère de Karin, est très présente, notamment par la place donnée à son portrait photographique en noir et blanc. Depuis leur divorce, Johan et Marianne n'ont plus eu de contact. Mais un jour Marianne décide de rendre visite à son ancien mari et le rejoint dans son chalet de retraite. Sa démarche va provoquer une crise, un travail de mémoire douloureux et de remise à jour de relations empreintes de frustration, de culpabilité et de jeux de pouvoir.

Le réalisateur

Que dire d'Ingmar Bergman (1918 – 2007), sinon qu'il est un des très grands réalisateurs du XXème siècle ? Dès sa jeunesse il est homme d'écriture, de théâtre et de cinéma ; plus tard de télévision. Au Théâtre dramatique royal de Stockholm, il mettra en scène Molière, Shakespeare, Ibsen, Strindberg, Botho Strauss, Schiller, Tchekhov. Lors de son exil à Munich - pour raisons fiscales - il réalisera onze mises en scène pour le Residenztheater. Mais il est connu surtout pour ses oeuvres cinématographiques (plus de quarante films entre 1946 et 2003) et télévisuelles.

Il a 85 ans quand il tourne *Saraband*. Ce dernier film reprend des thèmes chers à Bergman (couple, filiation, questions métaphysiques, possessivité, culpabilité, vieillissement, mort) et contient nombre d'allusions à ses oeuvres précédentes. Le questionnement de Bergman naît toujours des expériences de sa vie, dès l'enfance, et non d'une réflexion intellectuelle. Si sa recherche formelle, son esthétique, sont en constant renouvellement (de *Crise*, 1946, à *Saraband*) ses thématiques resteront fondamentalement les mêmes. Il meurt le même jour qu'un autre très grand metteur en scène : Michelangelo Antonioni.

Commentaires

Bergman a divisé *Saraband* en une douzaine de chapitres distincts, chacun d'eux mettant en scène un ou deux personnages qui parlent, dialoguent ou s'affrontent lors d'échanges verbaux difficiles, souvent empreints de haine. La caméra, impitoyable, scrute les êtres, révèle le monde intérieur de chacun, arrache les masques.

Bergman désigne *Saraband* (tourné en caméra digitale) comme son dernier opus, comme s'il voulait, de façon ultime, redonner vie à ses deux héros. L'on sent par ailleurs qu'il continue à puiser dans sa propre existence, et dans celle de ses proches, toujours à la recherche – vaine – de la sérénité. Le tableau reste sombre sans doute, tempéré ici ou là par la compréhension (salvatrice ?) et la compassion qu'ont entre elles Marianne et Karin, toutes deux porteuses de quelques éléments d'espoir. Les hommes, eux, restent dépourvus d'humanité... Vu sous cet angle-là *Saraband* renvoie souvent avec intensité et presque de façon explicite à d'autres films du cinéaste suédois.

Antoine Rochat, in *Ciné-Feuilles* No 501

Le titre fait allusion au quatrième mouvement de la cinquième suite pour violoncelle de J.-S. Bach, un motif musical qui établit la tonalité et imprègne ce drame : Bergman y revient à Johan et Marianne qui, à la fin de *Scènes de la vie conjugale*, série de télévision de renom international, distribuée en salles, s'en allaient chacun de son côté. (...)

Bergman lui-même a étiqueté ce drame « un concerto grosso pour quatre instruments » et l'a divisé en dix actes brefs, avec des situations et une méthode narrative qui rappellent nombre de ses anciens films : un groupe restreint de personnages, des décors confinés et claustrophobiques, des agressions, des accusations et une haine étouffés qui sourdrent dans des échanges verbaux venimeux.

De nombreux personnages et épisodes des scénarios, films et téléfilms de Bergman ont leurs racines dans ses propres expériences, notamment d'enfant et de jeune homme. Quel que soit le nom des protagonistes, son travail a toujours reflété lui-même, ses conflits et ses crises psychologiques, moraux, religieux et intellectuels. Peu de cinéastes ont utilisé de la même manière le médium cinématographique comme un instrument d'autoexamination, d'autothérapie, afin de parvenir à conjurer le passé et à se laver de la culpabilité. Il en est de même pour *Saraband*, sauf peut-être plus encore puisque le film apparaît comme un bilan et un apurement de la part de Bergman. On peut certainement affirmer qu'ici, comme si souvent auparavant, tous ses personnages représentent différentes facettes du cinéaste lui-même. (...)

Réunissant les motifs, les thèmes, les protagonistes et les figures de style caractéristiques de l'art de Bergman, *Saraband*, bien que succombant parfois au théâtral et au littéraire, reste avant tout un drame tantôt touchant et tantôt terrifiant sur la culpabilité, les horreurs de vieillir, les pensées de mort qui vont avec, le besoin de réconfort et de réconciliation avec le passé. Et, ce n'est pas sa moindre importance, sur les relations entre parents et enfants.

Jean Aghed, in *Positif* No 516

Fiche préparée par Pierre Genton